

Comment le monde extérieur pourrait-il être une fiction ? Reid, critique du scepticisme moderne dans l'*Inquiry*¹

Benoît Gide
(ENS Lyon)

« La croyance en un monde extérieur est plus ancienne et d'une plus grande autorité que n'importe lequel des principes de la philosophie »².

Dans l'*Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense* (1764), Thomas Reid (1710-1796) entend s'opposer au scepticisme en général. Si le scepticisme à l'égard du monde extérieur mobilise particulièrement son attention, c'est parce qu'il devient, avec Descartes, un paradigme de la réflexion sur la connaissance. Il consiste à nier qu'on connaisse ou qu'on puisse connaître l'ensemble des choses autour de nous, c'est-à-dire les objets matériels, les personnes, donc également leurs témoignages, les souvenirs qu'on a de toutes ces choses et les inférences qu'on croit pouvoir faire à leur sujet. Ce scepticisme est si radical que personne ne semble pouvoir y croire vraiment. Pourquoi diable supposer que le monde extérieur puisse être une fiction, surtout si la chose semble psychologiquement à peine possible ? Si ce scepticisme demeure un objet d'enquête crucial c'est pour au moins deux raisons : 1) s'il est faux, il doit être possible de dire pourquoi, et 2) les différentes tentatives pour le réfuter engagent en fait des conceptions de la connaissance incompatibles, entre lesquelles il faut choisir. Le scepticisme, sous cette forme, représente donc un défi intellectuel qui agit comme un révélateur de théories de la connaissance.

¹ T. Reid, *An Inquiry into the Human Mind, on the Principles of Common Sense* [1764], Edinburgh, Edinburgh University Press, 2000. Ci-après, nous notons IHM, suivi de la division puis de la pagination dans cette édition. Nous traduisons les extraits et mettons le texte original en note. Une traduction du texte est à paraître chez Vrin par M. Malherbe en 2012-2013.

² IHM 5.7, p. 68 : "The belief of a material world is older, and of more authority, than any principles of philosophy".

Ce scepticisme à l'égard du monde extérieur est formulé par Descartes, dans la deuxième *Méditation*, comme l'hypothèse selon laquelle « le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des *fictions de mon esprit* »³. Reid souligne qu'« à partir du système cartésien, tous les auteurs ont essayé de prouver l'existence du monde extérieur jusqu'à ce que Berkeley démontre clairement la futilité de leurs arguments et en conclue qu'il n'y a rien de tel qu'un monde matériel, et que cette croyance doit être rejetée comme une erreur vulgaire »⁴. Les philosophies de Descartes et Berkeley constituent donc deux moments clés de la guerre opposant le sens commun et la philosophie et c'est au sujet de l'existence du monde extérieur que celle-ci est la plus manifeste.

L'affirmation centrale de Reid dans *Inquiry* est que la thèse (ou l'hypothèse) du caractère fictif du monde extérieur – comme, d'ailleurs, toutes les autres conclusions sceptiques – trouve son motif ultime dans ce qu'il nomme indifféremment la « théorie des idées », le « système cartésien », ou le « système idéal », et qu'il croit pouvoir identifier chez tous les philosophes modernes sans exception. Le cœur de ce « système » est la thèse selon laquelle les objets immédiats de la pensée sont des idées, conçues comme entités psychiques, n'existant donc que dans l'esprit⁵. Mais, cette affirmation centrale est critiquable⁶ et les arguments qu'il développe à l'encontre de ce scepticisme sont effectivement distincts. On ne se demandera donc pas si la théorie des idées est effectivement présente chez tous les auteurs auxquels Reid l'impute⁷ et si elle est effectivement la condition nécessaire et suffisante du scepticisme ; on se bornera à étudier séparément deux arguments reidiens dirigés contre deux manières fondamentales d'être sceptique à l'égard du monde extérieur.

³ R. Descartes, *Méditations métaphysiques* [1641], Paris, GF, 1979, pp. 71-73 ; nous soulignons.

⁴ IHM 7, p. 210 : “[...] every writer upon the cartesian system attempted this [to prove the existence of a material world], until Berkeley clearly demonstrated the futility of their arguments; and thence concluded that there was no such thing as a material world; and that the belief of it ought to be rejected as a vulgar error”.

⁵ IHM, *Dedication*, p. 4.

⁶ J. Greco a montré que la « théorie des idées » n'est pas une condition nécessaire du scepticisme et qu'il ne suffit pas de la réfuter pour le réfuter : voir T. Cuneo & R. Van Woudenberg (ed.), *The Cambridge Companion to Thomas Reid*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, pp. 134-155 ; et “Reid's Critique of Berkeley and Hume: What's the Big Idea ?”, in *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 55, No. 2 (Jun., 1995), pp. 279-296.

⁷ Sur cette question, voir notamment : P. De Bary, *Thomas Reid and Scepticism, His Reliabilist Response*, London, Routledge, 2002, Chap. 7.

Que le monde extérieur soit ou puisse être une fiction peut se comprendre au moins de deux manières : on peut soutenir 1) que, contrairement à ce que nous croyons, nous n'avons pas et ne pouvons pas avoir le concept d'un monde extérieur comme tel – on peut alors parler de scepticisme conceptuel ou sémantique ; on peut soutenir 2) que, si nous avons cette idée, nous ne disposons cependant d'aucune raison suffisante pour affirmer qu'un objet existant hors de notre esprit lui correspond effectivement – on peut alors parler de scepticisme épistémologique⁸. Le motif du scepticisme conceptuel est la thèse selon laquelle nous ne pourrions concevoir que des sensations et des idées, par opposition à des objets extérieurs et à des qualités réelles, directement ; le motif du scepticisme épistémologique, plus général, est la mise en question de la fiabilité de nos facultés – ici, de la perception.

Dans ce qui suit, on posera donc deux questions : A-t-on véritablement une idée du monde extérieur et comment ? Et, comment sait-on que cette idée a un objet réel ? À la première question, Reid répond par l'analyse de la nature et de l'origine de nos concepts de qualités premières ; à la seconde question, il répond en mettant en évidence, d'une part, le caractère immédiat de notre croyance en l'existence objective d'une chose actuellement perçue et, d'autre part, l'incohérence de l'hypothèse sceptique. Autrement dit, c'est un fait d'expérience que *nous avons une idée du monde extérieur*, d'une part, et *nous savons qu'il existe*, d'autre part, parce que nous le percevons directement et que les raisons de supposer que la perception n'est pas fiable sont auto-réfutantes.

À travers cette étude, l'enjeu sera d'évaluer dans quelle mesure la réponse dite « de sens commun » au scepticisme, telle que Reid la formule, échappe à deux critiques fondamentales qu'on lui oppose habituellement : 1) celle d'être un dogmatisme naïf qui ne saisit pas la question sceptique et n'y répond pas : c'est la critique de Kant pour qui la réponse de Reid (et de ses disciples) consiste « à se référer au sens commun comme à un oracle quand on ne sait rien alléguer de judicieux pour se justifier »⁹ ; 2) celle de n'être qu'une forme de naturalisme consistant à opposer au caractère injustifiable de la croyance à l'existence du monde extérieur l'impossibilité psychologique et pratique de la rejeter. Mais cette forme de naturalisme, comme telle, n'est pas une réfutation du scepticisme ; chez Hume en particulier, elle est compatible avec lui et en constitue même le

⁸ La distinction de ces deux formes de scepticisme est également soulignée par J. Van Cleve, "Reid's Response to Skepticism" in J. Greco (ed.), *The Oxford Handbook of Skepticism*, Oxford University Press, 2008, pp. 286-309.

⁹ E. Kant [1783], *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, trad. L. Guillermit, Paris, Vrin, 1986, p. 17 ; AK IV-258.

couronnement : nous ne pouvons nous abstenir de croire à l'existence du monde extérieur que nous savons pourtant être absolument indémontrable¹⁰. Au fond, ces deux critiques reviennent à accuser Reid de confondre des faits psychiques avec des normes épistémiques, ou, autrement dit, le *fait* que notre constitution naturelle nous contraigne à croire ce qu'on croit effectivement avec les *raisons* qui justifieraient la vérité de nos croyances naturelles¹¹. Nous soutiendrons que le cœur de la réponse reidienne consiste à établir le caractère épistémiquement normatif de certains faits psychiques par le recours à un argument relevant d'une solution sceptique.

I. Pourquoi notre concept du monde extérieur n'est pas une fiction ? (contre le scepticisme conceptuel)

La cible principale de Reid est le scepticisme épistémologique, selon lequel nous n'aurions pas une connaissance ou une croyance adéquatement justifiée concernant l'existence d'objets dans un monde extérieur subsistant et indépendant. Mais le scepticisme conceptuel en constitue une voie d'accès directe et radicale, et il mobilise une réfutation propre de la part de l'auteur.

A. L'argument de l'inconcevabilité

Berkeley a « prouvé par des arguments irréfutables ce qu'aucun homme sensé ne peut croire »¹². Le plus radical est l'argument de l'inconcevabilité, ou de la conception impossible, qui s'énonce comme suit¹³ :

- (1) Nous ne pouvons rien concevoir que ce qui ressemble à une sensation ou à une idée dans nos esprits ;
- (2) Les sensations et idées dans nos esprits ne peuvent ressembler à rien

¹⁰ D. Hume [1739], *Traité de la nature humaine*, livre I, trad. P. Baranger & P. Saltel, Paris, GF, 1995, 1.4.2, p. 270 : « [le sceptique] doit approuver le principe de l'existence des corps, bien qu'il ne puisse prétendre en soutenir la véracité par aucun argument philosophique. Sur ce point, la nature ne l'a pas laissé libre de choisir [...] ». Ci-après nous notons TNH, suivi des divisions puis de la pagination dans cette édition.

¹¹ Ces mêmes critiques sont reprises au XXe s. à l'encontre d'autres réponses dites « de sens commun » au scepticisme, notamment par B. Stroud à propos de G. E. Moore : B. Stroud, *The Significance of Philosophical Scepticism* [1984], Oxford, Oxford University Press, 2008, pp. 126-127 : «The sceptical philosopher holds that what Moore says is no refutation of philosophical scepticism. I think the sceptical philosopher is right on that point. We seem forced to conclude either that Moore's assertions of knowledge are not true or that they do not even contradict philosophical scepticism».

¹² IHM 1.5, pp. 19-20 : «[...] he hath proved by unanswerable arguments what no man in his sense can believe».

¹³ Nous reprenons la formalisation de J. Van Cleve [2008], pp. 290-291.

d'autre qu'à des sensations et idées dans d'autres esprits ;

- (3) Par conséquent, nous ne pouvons avoir aucun concept de substance inanimée, telle que la matière est supposée être, ou d'aucune de ses qualités¹⁴.

Selon Reid, la prémisse (1) est le présupposé constitutif de la « théorie des idées ». Berkeley, en ajoutant la prémisse (2) conclut, à juste titre, qu'il faut alors nier la possibilité de concevoir une matière inanimée :

« Mais les arguments précédant ont clairement montré qu'il est impossible qu'une couleur, une étendue, ou toute autre qualité sensible, existent dans un sujet non pensant hors de l'esprit ou, à vrai dire, qu'il est impossible qu'il existe quelque chose comme un objet extérieur »¹⁵.

« Pour y arriver [à concevoir des objets matériels, c'est-à-dire existants indépendamment de l'acte de les concevoir], il faudrait que vous les conceviez comme existant non conçus, ou non pensés, ce qui est une incompatibilité manifeste »¹⁶. « [...] les mots existence absolue de choses non pensantes sont dénués de sens ou enferment une contradiction »¹⁷.

Autrement dit, les objets apparemment matériels ne nous apparaissent que par leurs qualités sensibles ; or les qualités sensibles perçues n'existent qu'en tant qu'objets de la perception par un esprit ou conscience (en vertu de la prémisse (1)) ; donc elles ne peuvent exister ailleurs que dans un esprit : penser à un objet comme existant non conçu, c'est toujours le concevoir – concevoir le non-conçu est une contradiction dans les termes. L'argument sera repris par Hume dans le *Traité de nature humaine* à propos de l'idée d'« existence extérieure »¹⁸ et dans l'*Enquête sur l'entendement humain* à propos de l'idée d'étendue¹⁹.

¹⁴ IHM 5.8, p. 75 : “We can have no conception of anything but what resembles some sensation and idea in our minds; but the sensations and ideas in our minds can resemble nothing but the sensations and ideas in other minds; therefore, the conclusion is evident. This argument, we see, leans upon two propositions”.

¹⁵ G. Berkeley, *Principes de la connaissance humaine* [1710], § 15, trad. D. Berlioz, Paris, GF, 1991, §15, p. 72.

¹⁶ *Ibid.*, §23, pp. 77-78.

¹⁷ *Ibid.*, §24, p. 78.

¹⁸ TNH 1.2.6, p. 124 : « Or, puisque rien n'est présent à l'esprit que des perceptions, et puisque toutes les idées proviennent de ce qui a été précédemment présent à l'esprit, il s'ensuit qu'il nous est impossible ne serait-ce que de concevoir une chose spécifiquement différente des idées ou des impressions ».

¹⁹ *Enquête sur l'entendement humain* [1748], trad. M. Malherbe, Paris, Vrin, 2004, p. 177 : « L'idée d'étendue ne nous vient que par les sens de la vue ou du toucher ; et si toutes les qualités perçues par les sens sont dans l'esprit et non dans les objets, la même conclusion

Reid reconnaît le caractère imparable du raisonnement, mais conteste la vérité de la prémisse (1), qui n'est ni démontrée, ni évidente par soi et même tout à fait contraire au sens commun et à l'expérience. Il entreprend donc de montrer qu'elle repose sur une hypothèse fautive de la philosophie de l'esprit, concernant la nature et l'origine de nos idées ou concepts.

B. Réfutation de la prémisse (1)

Si Reid entend critiquer de manière générale la prémisse centrale de la théorie des idées selon laquelle l'objet immédiat de la pensée est une idée existant dans l'esprit, ce qu'il oppose à l'argument de la conception impossible porte en réalité essentiellement sur la version empiriste de cette théorie, selon laquelle les idées dérivent des sensations ou impressions sensibles et y ressemblent. En effet, Descartes distingue entre les qualités premières, conçues comme appartenant aux corps, et les secondes, n'existant que dans l'esprit ; il ne conçoit pas les premières comme dérivées des sensations – bien au contraire – et, de ce fait, ne nie pas qu'on ait l'idée claire et distincte d'étendue. C'est Berkeley qui, dans le sillage de Locke considérant les idées de qualités (premières et secondes) comme des « idées de sensation »²⁰, argue de l'impossibilité de concevoir les premières indépendamment des secondes pour conclure qu'elles ne peuvent exister que dans l'esprit.

Berkeley soutient une ontologie immatérialiste (le « monde matériel » est une fiction, un objet impossible) à partir d'une théorie idéaliste-sensualiste de la représentation (nous ne pouvons rien concevoir que ce qui ressemble à des sensations ou à des idées elles-mêmes dérivées des sensations). Reid souhaite défendre une ontologie réaliste (le monde matériel existe bien tel que nous le percevons) et, pour ce faire, défend un innéisme des concepts combiné à une théorie de la perception directe. Il s'agit donc de mettre en évidence la possibilité de concevoir des choses (objets, qualités, relations) qui ne sont pas des sensations, ni ne ressemblent à des sensations.

Accepter la prémisse (1) (que nous ne pouvons rien concevoir que ce qui ressemble à des sensations et idées dans l'esprit) serait admettre une hypothèse contre les faits car :

doit s'appliquer à l'idée d'étendue qui dépend entièrement des idées sensibles ou des idées de qualités secondes ».

²⁰ J. Locke, *Essai sur l'entendement humain* [1790], trad. J.-M. Vienne, Paris, Vrin, 2001, 2.1.5, p. 166.

« Que nous ayons des conceptions claires et distinctes de l’extension, de la figure, du mouvement et des autres *attributs des corps*, et qui ne sont ni des sensations, ni ne ressemblent à des sensations, est un fait dont nous pouvons être aussi certains que celui que nous avons des sensations »²¹.

Pour s’en convaincre, Reid propose une « expérience cruciale »²² : De deux choses l’une, ou bien l’étendue, la figure, le mouvement et la solidité sont des idées de sensation ou ont une ressemblance avec certaines sensations et alors le scepticisme est vrai et le sens commun (qui croit avoir une idée d’un monde extérieur) a tort ; ou bien elles ne sont pas des idées de sensation et n’ont aucune ressemblance avec aucune sensation et alors la prémisse fondamentale de la théorie des idées est fautive, ainsi que le scepticisme qui en découle. Or, lorsque, par exemple, je presse ma main contre la table, je sens qu’elle est dure. Cela signifie deux choses bien distinctes : j’ai une certaine sensation qui suggère immédiatement l’idée qu’il y a un objet extérieur, réellement existant, dont les parties adhèrent au point de ne pouvoir être dispersées sans un important degré de force. La sensation et les qualités qu’elle suggère sont de natures hétérogènes :

« il y a une sensation, et une conclusion tirée d’elle, ou suggérée par elle. Pour les comparer, nous devons les séparer puis considérer leur relation, et voir si elles présentent une ressemblance. La dureté de la table est la conclusion, la sensation est le *medium* par lequel nous y sommes conduits. Si un homme porte son attention distinctement sur le *medium* puis sur la conclusion, il percevra qu’ils sont aussi différents que deux objets distincts dans la nature. L’un est une sensation dans l’esprit, qui ne peut exister que dans un être sentant, ni ne peut exister un instant au delà du moment où il est senti ; l’autre est dans la table, et nous concluons sans difficulté qu’elle y était avant d’être sentie et continue d’y être après. L’un n’implique ni extension, ni parties, ni cohésion ; mais l’autre les implique toutes ; les deux admettent des degrés, et la sensation, au-delà d’un certain degré, devient une espèce de douleur ; mais la simple dureté n’implique pas la moindre douleur »²³.

²¹ IHM 5.8, p. 76 : “That we have clear and distinct conceptions of extension, figure, motion, and other attributes of body, which are neither sensations, nor like any sensations, is a fact of which we may be as certain, as that we have sensations”. Nous soulignons.

²² IHM 5.7, p. 70.

²³ IHM 5.6, p. 64 : “There is a feeling, and a conclusion drawn from it, or some way suggested by it. In order to compare these, we must view them separately, and then consider by what tie they are connected, and wherein they resemble one another. The hardness of the

L'hétérogénéité complète de la sensation et de la qualité perçue implique qu'il est absolument impossible de déduire l'une de l'autre. Elles n'ont entre elles aucun rapport intrinsèque et nécessaire mais sont associées du seul fait de notre constitution naturelle :

« Comme la sensation ne ressemble en rien à la dureté, notre raison ne peut percevoir le moindre lien, ni la moindre connexion entre les deux ; et le logicien ne sera jamais capable de donner une raison qui justifierait qu'on conclue de cette sensation à la dureté, plutôt qu'à la mollesse ou à n'importe quelle autre qualité. Mais en réalité, l'ensemble du genre humain est porté, par sa constitution, à conclure de cette sensation à la dureté »²⁴.

Ainsi, il est impossible de déduire l'ensemble des qualités premières et la croyance de la seule sensation – et, sur ce point, Reid est en accord avec Berkeley et Hume. Si nous n'avions que des sensations, ou si elles étaient le seul matériau originaire à partir duquel il faudrait construire ou déduire les qualités premières, nous ne parviendrions jamais à concevoir une existence extérieure indépendante. Mais, nous concevons le monde extérieur et, de surcroît, nous y croyons : c'est un fait trivial d'expérience en contradiction avec les implications de la prémisse (1).

Ce fait est inexplicable et constitue une limite infranchissable de la connaissance. On n'explique rien en le nommant, mais il plaide en défaveur de la vérité de la prémisse (1) de la théorie des idées :

« Je ne prétends pas savoir comment une sensation peut instantanément nous faire à la fois concevoir et croire à l'existence d'un objet extérieur qui en est dissemblable ; et quand je dis que l'un suggère l'autre, je ne prétends pas expliquer le type de connexion qui les unit, mais seulement formuler un fait dont tout

table is the conclusion, the feeling is the medium by which we are led to the conclusion. Let a man attend distinctly to this medium, and to the conclusion, and he will perceive them to be as unlike as two things in nature. The one is a sensation of the mind, which can have no existence but in a sentient being; nor can it exist one moment longer than it is felt; the one is in the table, and we conclude without any difficulty, that it was in the table before it was felt, and continues after the feeling is over. The one implies no kind of extension, no parts, nor cohesion; but the other implies all these. Both indeed admit of degrees, and the feeling, beyond a certain degree, is a species of pain; but adamant hardness does not imply the least pain”.

²⁴ IHM 5.5, p. 64 : “As the feeling hath no similitude to hardness, so neither can our reason perceive the least tie or connection between them; nor will the logician ever be able to show a reason why we should conclude hardness from this feeling, rather than softness, or any other quality whatsoever. But in reality all mankind are led by their constitution to conclude hardness from this feeling”.

un chacun peut être conscient ; à savoir que, par une loi de notre nature, une telle conception et une telle croyance suivent immédiatement et constamment la sensation »²⁵.

L'analyse attentive de la différence de nature des sensations et des qualités révèle donc : (1) que lorsque nous éprouvons certaines sensations, nous concevons immédiatement certaines qualités ; (2) que nous pouvons clairement distinguer les sensations des qualités qu'elles suggèrent ; (3) que les qualités ne présentent aucune ressemblance avec les sensations qui les suggèrent ; (4) qu'il n'y a aucun rapport intrinsèque entre elles, donc qu'aucun raisonnement ne permet d'inférer ou de construire les qualités à partir des sensations. La conception des qualités premières, comprises comme différentes en nature, indépendantes, et sans ressemblance aux sensations, est un fait de nature. Ces concepts sont innés et suggérés naturellement par certaines sensations, du fait de notre constitution naturelle, pour laquelle nous ne pouvons donner aucune raison. Berkeley et Hume ont bien raison quant à la nature de la sensation, mais ils ont tort en affirmant qu'on ne peut rien penser que ce qui ressemble à des sensations ou que toutes nos idées en dérivent. Reid substitue une théorie de la suggestion naturelle immédiate des qualités objectives des objets matériels à une théorie de la ressemblance des concepts aux sensations.

II. Pourquoi n'est-il pas rationnel de supposer que le monde extérieur, tel qu'il nous apparaît et tel nous le concevons, puisse être une fiction ? (contre le scepticisme épistémologique)

Avoir une conception claire et distincte des qualités premières des corps et une ferme croyance dans leur existence, et admettre que cette conception et cette croyance s'imposent à nous en vertu de notre constitution ne suffit pas à prouver que le monde est, en lui-même, tel que nous le concevons à partir de la perception. Que le monde extérieur ne soit pas une fiction au sens d'une idée impossible n'implique pas qu'il ne puisse être une fiction au sens d'une représentation sans objet réel, c'est-à-dire d'une illusion. L'admettre sans autre condition reviendrait effectivement à ignorer la question sceptique ou à ne pas y répondre, et à confondre des faits psychiques (des croyances causées par notre nature) avec des normes

²⁵ IHM 5.8, p. 74 : "How a sensation should instantly make us conceive and believe the existence of an external thing altogether unlike to it, I do not pretend to know; and when I say that the one suggests the other, I mean not to explain the manner of their connection, but to express a fact, which every one may be conscious of; namely, that, by a law of our nature, such a conception and belief constantly and immediately follow the sensation".

épistémiques (des raisons de croire).

L'argument du scénario sceptique

Le scepticisme épistémologique, s'il peut découler d'un scepticisme conceptuel, peut également se formuler à partir de l'argument des scénarios sceptiques. Toutes les versions de cet argument consistent à faire l'hypothèse – apparemment intelligible – du caractère trompeur de nos facultés naturelles. L'argument établit qu'on ne peut pas exclure que le monde puisse être radicalement différent de ce qu'il nous semble être à partir de notre expérience perceptive. On peut le présenter comme suit : étant donnée, d'une part, une hypothèse sceptique *h* (toute hypothèse par laquelle la perception du monde est suspectée d'être illusoire : possibilités du rêve, d'un malin génie ou Dieu trompeur, de l'hallucination, d'être un cerveau dans un cuve) et, d'autre part, une proposition de sens commun *p* relative au monde (savoir qu'il y a un monde extérieur qui existe de manière continue et indépendante), alors :

- (1) je ne sais pas si non-*h* ;
- (2) si je ne sais pas si non-*h*, alors je ne sais pas si *p* ;
- (3) donc je ne sais pas si *p*.

Ainsi, notant qu' « il n'y a point d'indice concluants, ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil »²⁶, ou bien qu'on peut supposer un certain mauvais génie qui a employé toute son industrie à nous tromper²⁷, Descartes conclut à la nécessité de penser que « toutes les choses extérieures que nous voyons, ne sont que des illusions et des tromperies »²⁸. Quelle que soit l'hypothèse sceptique, l'argument consiste à souligner que l'expérience sensorielle subjective est compatible avec la fausseté de la croyance qu'elle induit en un monde extérieur.

Défendre cette argumentation suppose d'insister, en premier lieu, sur l'intelligibilité de (1). Or selon Reid, la possibilité de l'hypothèse sceptique présuppose qu'on accepte « le principe de la conscience », c'est-à-dire l'existence de ce dont on est actuellement conscient, à savoir des sensations, des idées et leurs relations. C'est bien ce que Descartes prend pour acquis dans la formulation du doute des *Méditations*, et c'est là le centre du

²⁶ R. Descartes, *Méditations métaphysiques* [1641], Paris, GF, 1979, p. 61.

²⁷ *Ibid.*, p. 67.

²⁸ *Ibid.*, p. 67.

« système cartésien » qui constitue le noyau commun de toute la philosophie moderne :

« Dans ce système, il est admis comme premier principe que nos pensées, nos sensations, et toutes les choses dont nous sommes conscients ont une existence réelle ; mais tout le reste doit être rendu évident par la lumière de la raison. La raison doit élever toute la fabrique de la connaissance sur le seul principe de la conscience »²⁹.

La démarche cartésienne n'est donc pas dépourvue de présupposés. C'est la raison pour laquelle Reid qualifie ce scepticisme – philosophique, au sens où il entend reposer sur des arguments – de demi-scepticisme³⁰. Mais c'est ce qui le rend critiquable : pourquoi disqualifier la fiabilité générale de la perception et non celle de la conscience ?

« Qui est le garant de la conscience ? Y a-t-il un seul homme qui puisse prouver que sa conscience ne peut pas le tromper ? Aucun n'en est capable ; et, pour justifier notre confiance en elle, nous ne pouvons donner aucune raison meilleure que celle-ci, à savoir que tout homme, quand il est sain d'esprit, est déterminé, par la constitution de sa nature, à y croire implicitement, et à rire ou à s'apitoyer lorsqu'un homme doute de son témoignage »³¹.

Or, cette seule raison d'admettre le témoignage de la conscience et l'existence de ses objets (les sensations et les idées), est la même que celle qui soutient notre croyance en l'existence des corps ou, plus généralement, du monde extérieur :

« J'affirme que la croyance à l'existence des impressions et des idées est aussi peu soutenue par la raison que la croyance à l'existence des esprits et des corps. Personne n'a jamais donné, ni ne pourrait donner aucune raison qui soutienne cette croyance. Descartes a pris pour principe qu'il pensait et qu'il avait des

²⁹ IHM, 7, p. 210 : “That our thoughts, our sensations, and every thing of which we are conscious, hath a real existence, is admitted in this system as a first principle ; but every thing else must be made evident by the light of reason. Reason must rear the whole fabric of knowledge upon this single principle of consciousness”.

³⁰ IHM 5.7, p. 71.

³¹ IHM 1.3, p. 17 : “who is the voucher of consciousness ? Can any man prove that his consciousness may not deceive him? no man can; nor can we give a better reason for trusting to it, than that every man, while his mind is sound, is determined, by the constitution of his nature, to give implicit belief to it, and to laugh at or pity the man who doubts its testimony”.

sensations ; et tous ses successeurs ont fait de même »³².

La prémisse cartésienne, dont découle le scepticisme épistémologique, n'est donc ni plus ni moins contestable que le fondement de la croyance en l'existence du monde extérieur : la première est fondée sur notre confiance naturelle, irréprouvable et injustifiable, en la fiabilité de la conscience ; la seconde est fondée sur notre confiance naturelle, irréprouvable et injustifiable, en la fiabilité de la perception. Il s'agit de deux genres d'évidence distincts et irréductibles mais dont le fondement est le même :

« L'évidence des sens, l'évidence de la mémoire et l'évidence des relations nécessaires des choses constituent toutes des genres distincts et originaux d'évidence, également fondés sur notre constitution : aucun d'entre eux ne dépend d'un autre ni ne peut être réduit à un autre. Il est absurde de raisonner contre l'un de ces genres d'évidence ; et il est même absurde de raisonner pour »³³.

On ne peut raisonner à partir d'un genre d'évidence à l'encontre d'un autre, à la fois parce qu'ils sont distincts en nature et parce qu'ils ont notre constitution pour fondement. Ils apparaissent alors comme des principes premiers en faveur desquels il est donc impossible d'argumenter positivement. Il est donc strictement incohérent de mettre en doute la fiabilité de la perception au motif que seule la conscience serait fiable, si leur fondement est le même.

Cet argument participe positivement de la justification de la fiabilité de nos facultés en permettant de passer du fait de notre confiance en elles au droit de nous y fier. Le fait qu'il soit tout aussi impossible d'argumenter en faveur de la fiabilité de la conscience que de la perception ne nous laisse que trois attitudes possibles en face de nos facultés³⁴ :

³² IHM 5.7, p. 71 : "I affirm, that belief of the existence of impressions and ideas, is as little supported by reason, as that of the existence of minds and bodies. No man ever did, or could offer any reason for this belief. Descartes took it for granted, that he thought, and had sensations and ideas; so have all his followers done".

³³ IHM 2.5, p. 32 : "The evidence of sense, the evidence of memory, and the evidence of the necessary relations of things, are all distinct and original kinds of evidence, equally grounded on our constitution : none of them depends upon, or can be resolved into another. To reason against any of these kinds of evidence, is absurd ; nay, to reason for them is absurd"

³⁴ K. DeRose, "Reid's Anti-Sensationalism and His Realism", in *The Philosophical Review*, Vol. 98, No. 3 (Jul., 1989), pp. 313-348, p. 330.

- (1) avoir également confiance en toutes, sans exception ;
- (2) se défier également de toutes, sans exception ;
- (3) considérer certaines comme fiables, mais pas toutes.

(2) se confond avec une folie contre laquelle aucun raisonnement ne saurait constituer un remède : dans cette situation, on est privé, par hypothèse, de la possibilité de raisonner :

« Un homme qui ne croit pas à sa propre existence est certainement aussi peu susceptible d'être raisonné qu'un homme qui croit que son corps est constitué de verre. Il peut y avoir dans le corps humain des désordres susceptibles de produire de telles extravagances, mais ils ne seront jamais traités par le raisonnement »³⁵.

« Comment un homme sait-il qu'il n'est pas en train de délirer ? Je ne peux le dire : pas plus que je ne puis dire comment un homme sait qu'il existe. Mais si quelqu'un doute sérieusement d'être ou non dans un délire, je crois qu'il est hautement probable qu'il y soit effectivement et qu'il est temps pour lui de chercher un remède dont je suis persuadé qu'il ne le trouvera pas dans le système de la logique »³⁶.

Cette situation, qui constitue le scepticisme total, par opposition au demi-scepticisme, n'est donc pas absolument impossible : il s'agit – ou il peut s'agir – d'un fait clinique. Mais cet état pathologique condamne au mutisme ou rend tout discours rationnel impossible.

(3) est d'abord arbitraire : pourquoi mettre en doute la fiabilité de telle faculté plutôt que de telle autre si leur fondement est un et le même ? Mais (3) est surtout *incohérent* : si le fondement de notre confiance en nos différentes facultés est un et le même, alors plus notre soupçon à l'égard d'une faculté est fondé et plus il l'est également à l'égard de toutes les autres. Si bien que si le scepticisme à l'égard de la perception est fondé, on doit alors être sceptique à l'égard de la conscience et de la raison, en proportion égale. Mais puisque c'est la confiance en la fiabilité de la conscience et du raisonnement qui fonde notre défiance à l'égard de la

³⁵ IHM 1.3, p. 16 : “A man that disbelieves his own existence, is surely as unfit to be reasoned with, as a man that believes he is made of glass. There may be disorders in the human frame that may produce such extravagancies, but they will never be cured by reasoning.

³⁶ IHM 2.5, p. 31 : “But how does a man know that he is not in a delirium ? I cannot tell: neither can I tell how a man knows that he exists. But, if any man seriously doubts whether he is in a delirium, I think it highly probable that he is, and that it is time to seek for a cure, which I am persuaded he will not find in the whole system of logic”.

perception (comme de doit être le cas selon le « système cartésien ») alors ce doute se subvertit lui-même à mesure qu'il croît. S'il était possible, il se détruirait :

« Si elle [la philosophie] pouvait les renverser [les croyances induites par notre constitution], elle se retrouverait elle-même enterrée sous leurs ruines ; mais tous les engins de la subtilité philosophique sont trop faibles pour cela ; et cette tentative n'est pas moins ridicule que celle d'un mécanicien qui fabriquerait un treuil en vue de changer la terre de place ; ou celle d'un mathématicien qui prétendrait démontrer que deux choses égales à une troisième ne sont pas égales entre elles »³⁷.

Ce scepticisme philosophique, qui entend se justifier par des raisons, est donc nécessairement un demi-scepticisme, mais alors, il est alors incohérent : il doit reposer lui-même sur des principes dont il n'y a d'autre justification, en dernière instance, que leur caractère naturel et irrépressible. Il n'y a que deux possibilités : ou bien un défaut de notre constitution naturelle nous fait nous défier également de toutes nos facultés, mais alors nous sommes condamnés au silence (et aux accidents multiples), et sommes absolument privés de la possibilité de raisonner ; ou bien nous nous fions, comme notre constitution le nécessite normalement, à toutes nos facultés également. Mais « celui qui, à l'aide d'un raisonnement, voudrait me rendre défiant à l'égard de mes sens et de ma raison, ou bien est fou, ou bien se moque de moi »³⁸, car, s'il ne comprend pas qu'il se réfute lui-même à mesure qu'il argumente, il est irrationnel ; et, s'il le comprend, il ne peut pas croire à la validité de son argumentation.

On peut reconnaître dans cet argument le trope sceptique du diallèle³⁹ : le sceptique, qui cherche à mettre en cause la possibilité d'une connaissance (ici, la connaissance perceptive du monde), est contraint logiquement de présupposer la vérité de ce qu'il cherche précisément à mettre en doute (la fiabilité de nos facultés naturelles). Paradoxalement

³⁷ IHM 1.5, p. 21 "If she could overturn them, she must be buried in their ruins; but all the engines of philosophical subtilty are too weak for this purpose; and the attempt is no less ridiculous , than if a mechanic should contrive an *axis in peritrochio* to remove the earth out of its place; or if a mathematician should pretend to demonstrate that things equal to the same thing are not equal to one another".

³⁸ IHM 1.8, p. 24 : "He must either be a fool, or want to make a fool of me, that would reason me out of my reason and senses".

³⁹ Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, Paris, Seuil, 1997, p. 143 : « Le mode du diallèle arrive quand ce qui sert à assurer la chose sur la quelle porte la recherche a besoin de cette chose pour emporter la conviction ; alors n'étant pas capable de prendre l'un pour établir l'autre, nous suspendons notre assentiment sur les deux ».

donc, le scepticisme épistémologique à l'égard du monde extérieur tombe sous le coup d'un trope sceptique⁴⁰.

Reste donc (1) : considérer chaque faculté comme fiable. Mais, dès lors, (1) n'apparaît pas seulement comme un fait psychique : c'est également une position épistémologique *légitimée* par la mise en évidence du caractère soit absolument inintelligible et sans cause ni remède procédant de la raison, soit incohérent des deux seules autres positions alternatives. Certes, nos facultés pourraient être trompeuses, mais il n'y a aucune bonne raison de le supposer : celles qu'on croit pouvoir alléguer sont auto-réfutantes et tombent sous le trope du diallèle – du moins telles qu'on les trouve dans le « système cartésien ».

Dès lors, la réponse de Reid au scepticisme épistémologique à l'égard du monde extérieur dans l'*Inquiry* semble globalement relever d'une « solution sceptique », à un triple titre. Elle en relève d'abord parce qu'elle tombe sous la caractérisation faite du terme par Saul Kripke⁴¹ : l'argumentation reidienne commence par concéder qu'on ne peut pas répondre aux assertions négatives du sceptique : nous ne pouvons pas déduire l'existence du monde extérieur en prenant les idées et impressions pour seules données de la conscience (ainsi que l'ont montré Berkeley et Hume) ; et une part essentielle de la solution réside dans l'insistance à souligner cette impossibilité. Elle est également sceptique parce qu'elle souligne le caractère superflu d'une quelconque argumentation en sa faveur en face du caractère irrépressible de la croyance – jusque-là, la solution est naturaliste *et* sceptique comme chez Hume : nous croyons de manière irrépressible ce que nous savons pourtant être indémontrable. Mais elle est encore sceptique à un autre égard : elle consiste, dans un troisième temps, à disqualifier la demande sceptique par un argument lui-même sceptique : le trope du diallèle qui met en évidence l'incohérence logique de la demande sceptique. Le sceptique à l'égard du monde extérieur est contraint, pour formuler sa demande, de présupposer ce à quoi il entend s'opposer, à savoir la vérité d'un principe (la fiabilité de la raison) dont le fondement est exactement le même que celui qui fonde la croyance à l'existence du monde extérieur (la fiabilité de la perception). La croyance à l'extériorité et à l'indépendance du monde est, pour la faculté de percevoir, analogue à l'admission du principe de contradiction pour la raison. Il s'agit, dans les cas, d'axiomes ou de normes immanentes et constitutives de nos facultés, qui rendent possible une connaissance par leur exercice. Ni l'un ni l'autre de ces principes *ne peut* recevoir de justification autre que le fait de notre

⁴⁰ Reid ne mentionne pas Sextus à ce sujet.

⁴¹ S. Kripke [1982] *Règles et langage privé*, trad. T. Marchaisse, Paris, Seuil, 1996, p. 81.

constitution naturelle, et, d'une manière plus générale, le « sens commun » désigne l'ensemble des principes constitutifs de notre esprit⁴², et c'est pourquoi la philosophie ne saurait s'y opposer sans se subvertir elle-même. La vertu de la solution sceptique de Reid n'est donc pas de conférer positivement, par le raisonnement, la valeur de norme épistémique à des faits psychologiques (chose précisément impossible), mais de mettre en évidence le caractère épistémiquement normatif que ces faits possèdent par nature : il est dans la nature de certains faits psychiques fondamentaux d'être la condition de possibilité de l'activité de connaître. Tel est le cas de la croyance à l'existence du monde extérieur.

Ainsi donc, selon Reid, on peut dire que le monde extérieur n'est pas une fiction pour deux raisons : 1) la perception engendre de fait en nous une idée claire et distincte de sa nature et une croyance irrésistible en son existence, et 2) les raisons de douter de la fiabilité de la perception sont incohérentes. Autrement dit, à l'égard du scepticisme conceptuel ou sémantique issu d'une théorie empiriste de la nature et de l'origine des concepts, Reid oppose une théorie de la suggestion immédiate, par les sensations, des concepts des qualités des choses qui n'y ressemblent pas : nous sommes naturellement constitués de telle sorte que certaines sensations (tactiles) engendrent en nous l'idée d'un monde extérieur et la ferme croyance en son existence ; et au scepticisme épistémologique, qui découle de l'exigence d'une démonstration rationnelle de la fiabilité de la perception, il oppose un diagnostic d'incohérence : la demande sceptique d'une démonstration de la fiabilité de la perception est fondée sur l'admission également injustifiée et injustifiable de la fiabilité de la raison.

Le recours reidien au sens commun, tel qu'il est formulé dans l'*Inquiry*, ne consiste donc ni à opposer dogmatiquement des croyances naïves à des doutes argumentés, comme le croit Kant, ni seulement à souligner, comme Hume, le caractère irrépressible de la croyance naturelle à l'existence du monde extérieur. Il s'agit d'une réfutation des deux principales raisons conduisant à mettre indûment en doute cette croyance par la mise en évidence de son statut de principe. Selon Reid, et contrairement à ce qu'ont cru les autres philosophes modernes d'après lui, l'objet de la philosophie n'est pas de rechercher des raisons qui justifient ce que tous les hommes ont toujours cru sans jamais être capables de dire pourquoi⁴³, mais, avant tout, d'identifier et d'énumérer les pouvoirs

⁴² P. Rysiew, "Reid and Epistemic Naturalism", in *The Philosophical Quarterly*, Vol. 52, No 209 (Oct., 2002), p. 449.

⁴³ IHM 1.3, p. 18 : "They apply to philosophy to furnish them with reasons for the belief of those things which we all mankind have believed, without bring able to give reason for it".

originaux et les lois du fonctionnement de notre constitution⁴⁴. Si la croyance en un monde extérieur est « plus ancienne et d'une plus grande autorité » que la philosophie, ce n'est pas au sens où nous la possédons, de fait, avant de commencer à réfléchir sur la connaissance, mais au sens où elle est un effet de notre constitution en dehors duquel l'activité de connaître est inconcevable⁴⁵.

⁴⁴ IHM 1.2, p. 15.

⁴⁵ Merci aux organisateurs du Colloque « Concept(s) et fiction(s) » pour leur accueil chaleureux à Montpellier, et à toutes les personnes présentes pour leur attention, leurs questions et suggestions.